

La Protection Agricole en Russie.

Il faut rendre cette justice aux Américains. Sur tout au point de vue économique, ils ont des initiatives, des hardiesses qui ont, au plus haut degré, le don de semer les inquiétudes, parfois, de tout révolutionner autour d'eux.

Parmi les tentatives de protectionnisme qui fourmillent, depuis quelques semaines, dans l'ancien et le nouveau monde, nous en pouvons citer une qui vaut bien la leur, et est destinée à produire de plus bienfaisants effets.

Les Etats Unis sont, sans contredit, une grande nation; mais la Russie est plus considérable encore. Ce n'est pas soixante-dix millions d'habitants qu'elle compte, mais cent vingt millions, et elle est la seule qui puisse se considérer, avec l'union américaine, comme le greuiet du globe.

Elle aussi vent, à tout prix, développer son agriculture et les industries intérieures qui doivent activer ce développement. Que fait-elle en ce moment? Lisez ce que dit, à ce sujet, le consul américain, à Chemnitz, dans nos dépêches de ce matin.

Elle fait mieux encore. Elle exempte de tout impôt, pendant un certain nombre d'années la fabrication, à l'intérieur, de tous les instruments aratoires. Elle met ainsi ses manufacturiers à même de lutter victorieusement contre les importations de l'étranger.

Les Romains fumaient-ils?

Is fumaient! C'est du moins ce que nous affirme le "Journal d'Hygiène," en s'appuyant sur les déclarations du "Gentleman's Magazine." Et que fumaient-ils? De la laitiue.

Les Grecs et les Romains connaissaient très bien parait-il, les propriétés narcotiques de cette plante, et ils en fumaient les feuilles, préalablement desséchées, dans des espèces de roseaux ou de pipes: ils trouvaient dans cette opération, au dire de Dioscoride et de Pléne, un véritable plaisir.

Une peinture ancienne, découverte vraisemblablement à Pompéi représente des légionnaires romains le soir d'une bataille sous le climat brumeux de la Bretagne: ils se consolent de leur éloignement de la mère-patrie en laissant envoler au-

dessus de leur têtes des spirales de vapeur s'échappant de leurs roseaux enflammés.

CANONS SILENCIEUX.

Le colonel Humbert, de l'armée française, vient d'inventer un appareil qui supprime ou atténue dans de très grandes proportions, paraît-il, le recul, la flamme et le bruit du coup de canon.

On se rappelle les incidents auxquels le colonel Humbert fut mêlé: Après de nombreuses campagnes dans les colonies, notamment au Tonkin et au Soudan, où il s'était distingué, le colonel Humbert, qui exerçait la présidence de la Commission de tir de Gavrass, protesta vivement contre un passe-droit dont il se déclarait victime. Dans sa réclamation, il mettait directement en cause le général Bourgeois Desbordes. Frappé de soixante jours d'arrêts de forteresse, il subit sa punition, mais demanda aussitôt la liquidation de sa pension de retraite et, le jour même où il quittait l'armée, il publiait contre son ancien supérieur hiérarchique un pamphlet qui eut un grand retentissement.

S'il faut croire tout le bien qu'on dit de son invention, le colonel aurait utilisé d'une manière singulièrement heureuse les loisirs de sa retraite prématurée.

Voyez une interview prise par le "Matin" au colonel Humbert: "C'est en lisant les informations relatives à la nouvelle artillerie allemande que je conçus l'idée d'un appareil qui annulerait, dans la mesure du possible, le recul du canon après la projection de l'obus. Pen à peu, je donnai à mon idée plus d'extension et je cherchai si j'apparais ne pourrait aussi empêcher l'adversaire de voir la flamme et d'entendre le bruit du coup.

"Théoriquement, mon appareil devait donner ces trois résultats. Pratiquement, j'avais des doutes, et ceux de mes anciens camarades de l'armée que je consultais faisaient plus que douter.

"Cependant, je pris un brevet d'invention, comme je vous l'avais annoncé, et je priai la maison Hotchkiss d'essayer mon appareil.

"L'expérience me donna raison. "J'informai immédiatement et officiellement le ministre de la guerre et le ministre de la marine.

"Cependant, le délai légal laissé au gouvernement pour réclamer le secret de mon brevet dans l'intérêt de l'Etat s'étant écoulé, mon invention devint divulguable, et j'appis qu'un autre inventeur avait, l'année dernière, dirigé ses recherches vers le même but.

"En fait, son invention et la mienne sont différentes. "Quant à la construction et à l'adaptation de mon appareil, il est à peu près impossible qu'elles n'aient été connues très vite."

Le colonel Humbert nous expose les détails techniques de son invention, qui paraît si simple que l'on se demande comment on n'y a pas songé plus tôt.

L'appareil, au résumé, forme obstacle aux gaz de l'explosion de la poudre et les fait écarter à l'arrière.

"Dans ces conditions, ajoute le colonel Humbert, l'ennemi recevra des projectiles de l'artillerie sans savoir d'où ils partent, car il ne verra plus la flamme, que l'on aperçoit à plusieurs kilomètres depuis la suppression de la fumée, et je crois que le bruit ne sera plus perceptible à une distance de mille à douze cents mètres.

ENCORE GUILLAUME II.

Guillaume II, qui touche un peu à tout, a de qui tenir: c'est de famille.

Tout le monde sait que le roi de Prusse Frédéric II correspondit souvent en français avec Voltaire; on sait aussi que Frédéric II était un excellent musicien. Mais ce que l'on ignorait jusqu'ici, c'est que ce roi eût mis en musique un poème de l'éminent écrivain. C'est ce qui se sort pourtant d'une lettre qu'un de nos confrères a découverte dernièrement, adressée par Voltaire à M. Dargens au sujet de son grand-oncle avec Frédéric-le-Grand:

De Lausanne, 8 Janvier 1758. Vous me demandez, mon cher ami et compagnon de Potedant, comment Cécilia s'est raccommodé avec Pyrrhos? C'est premièrement que Pyrrhos fit un opéra de ma tragédie de "Mérope" et me l'envoya.

Malgré toutes les recherches que nous avons faites, nous n'avons pu trouver trace de cet opéra. Cependant le texte de Voltaire est très explicite. "Mais il serait bien curieux que l'Empereur d'Allemagne actuel, qui doit posséder dans ses archives le manuscrit original de cette œuvre de son arrière-grand-oncle, se mit en tête de faire représenter à Berlin l'opéra: "Mérope," signé: Voltaire et Frédéric II"

SIMPLE RAPPROCHEMENT.

En 1856, pendant les mois de mai et de juin, de terribles inondations ravagèrent plusieurs départements du centre de la France.

La Loire, le Rhône, la Saône, la Garonne et l'Alber sortirent de leur lit, semant la destruction et la mort sur leur passage. Des villages entiers furent emportés par la violence des flots.

C'est pas alors un simple ministre des affaires publiques qui s'en alla prodiguer de banales consolations aux inondés. Ce fut l'Empereur en personne qui se rendit dans les départements dévastés. Le spectacle de tant de désolation, de tant de misère fit couler les larmes de l'Empereur, qui distribua partout d'abondants subsides.

En traversant le bourg des Charpennes, près de Lyon, Napoléon III avait de l'eau jusqu'au poitrail de son cheval.

Son premier soin, en rentrant à Paris, consista à faire voter une somme de deux millions qui fut répartie entre les victimes de cette catastrophe.

Il n'avait pas toujours occupé cette royale position. L'étrange obscur, quoique

M. EUSTIS ET L'ALLIANCE FRANCO-RUSSE.

M. Eustis qui, il y a peu de mois, représentait à Paris comme subdélégué, la République des Etats-Unis, rentre maintenant dans la vie privée, ambule ses loisirs à jouer la politique française.

L'opinion de M. Eustis, c'est que la France a supporté toutes les charges de l'alliance et qu'elle n'a recueilli aucun des avantages.

M. Eustis rappelle qu'après le traité du 19 avril 1895 entre la Chine et le Japon, la Russie s'interposa et signa d'un ton menaçant au Japon qu'il eût à "mettre son traité en pièces," parce que la Russie s'opposait à ce traité.

Il y avait quelque chose de plus grave, c'est que si le Japon avait résisté aux demandes de la Russie, la France aurait été forcée de combattre côte à côte avec l'Allemagne contre une puissance qui ne lui en avait pas donné le plus léger motif.

"Ce fut pitoyable, dit M. Eustis, d'entendre le ministre des affaires étrangères, lorsqu'il fut interpellé à ce sujet, avouer à la Chambre que sa seule excuse pour placer la France dans une attitude si "indéfinissable," avait été la nécessité d'être agréable à la Russie."

A la suite de cet incident, qui fut près d'exposer la France à l'humiliation d'une confraternité d'armes avec l'Allemagne, le ministre français crut opportun d'arrêter une agitation possible contre l'alliance franco-russe, en faisant sonner l'espérance que la Russie aiderait la France à forcer l'Angleterre d'évacuer l'Egypte. La question d'Egypte, en effet, dans laquelle les Français sont profondément intéressés, ne fut soulevée par le Cabinet français que pour être immédiatement enterrée.

M. Eustis est convaincu que la Russie n'a jamais eu sérieusement l'intention d'aider la France dans cette question. La meilleure preuve, c'est que le prince Lobanoff, après avoir consenti à une tirade véhément contre la politique anglaise en Egypte, supplia l'ambassadeur britannique à Saint-Petersbourg de ne pas envoyer à Londres de rapport sur leur entretien.

Cette tirade n'était qu'un trompe-l'œil.

Mais, au lieu de Talleyrand ou de Thiers, la France a pour le moment M. Hanotaux.

En un mot, le gouvernement français s'est fait le complice du nouveau plan de la Russie, plan dont les sujets chrétiens du Sultan sont destinés à être les victimes et qui consiste à laisser la Turquie cuire dans son jus.

C'est l'instinct de la préservation, puissant dans son intensité, qui a poussé le peuple français, au prix de préjudices considérables, à rechercher l'alliance d'un pays avec lequel il n'a ni affinité de sentiments, ni communauté d'idées, ni sympathie réelle, ni solidarité politique.

Quelque compromettante, en effet, que soit cette situation à bien des points de vue, M. Eustis croit qu'un homme d'Etat clairvoyant pourrait user de l'alliance russe pour étendre l'influence et le pouvoir de la France.

Mais où trouver cette homme? "Selon toute apparence, pas dans les rangs du parti opportuniste actuellement au pouvoir."

LE Suicidé malgré lui.

MONOLOGUE EN PROSE.

Il y a huit jours, je rencontre, boulevard Saint-Michel, Gustave un ami d'enfance. Je lui dis: "Qu'as-tu? Tu as l'air tout triste! Oh vas-tu? Il me répond: Je vais acheter un revolver pour me suicider! Pas possible! Tu suicider! Et pourquoi? - Qu'est-ce que tu veux, mon vieux! ma femme se saoule, mon gosse a la coqueluche, ma belle-mère apprend la boxe, c'est demain le loyer et voilà!... Je dis à Gustave: Si tu es bien décidé à en finir avec la vie, je vais te conduire chez un ami qui est dans une maison de gros et tu auras un excellent revolver dans de bonnes conditions. En attendant tu peux toujours offrir une absinthe et nous causerons un brin... Nous prenons une absinthe et Gustave s'écrie: Dépêchons-nous d'aller voir ton ami; j'ai hâte d'en finir avec la vie... Je lui réponds: On ne peut voir mon ami qu'à 2 heures et il n'est pas midi; nous allons aller déjeuner et il restera grandement assez d'argent pour acheter ton revolver... Trois francs par tête. Avec l'absinthe, le café et le pain, ça fait huit francs; par conséquent, il lui restait douze francs. Nous allons voir mon ami; malheureusement, dans cette maison-là, il n'y avait pas de revolver au-dessous de quinze francs... Gustave m'attrape en disant que c'était un faute et qu'il n'aurait pas dû m'écouter. Moi, sans m'émouvoir, je lui dis: Ne te fâche pas, tu n'es pas forcé de te suicider avec un revolver; eh bien! je vais t'indiquer un moyen meilleur marché. Je connais dans la rue de la Huchette, un charbonnier qui a du bon vin d'Auvergne et du charbon épauant, sans fumures... tu vas acheter un litre de rhum et un boisseau de charbon. Tu allumes le charbon, et pendant que l'acide carbonique se dégage, tu bois ton litre de rhum à petites gorgées et tu t'en vas tranquillement le soir sur tes lèvres... Ah! c'est épauant, tu as raison, dit Gustave, allons vivement chez ton charbonnier, car j'ai hâte d'en finir avec la vie! Nous allons chez le bongou, nous buvons sans nous presser, chacun un litre de piccolo et, au moment de partir, Gustave me dit: Je réfléchis, je ne peux pas me suicider avec du charbon; ma femme forcément me verrait et elle étoufferait le fourneau... Sapristi! c'est vrai, ça! Je n'avais pas pensé à ça... attends un peu! il est bientôt 5 heures, nous allons prendre une absinthe, ça nous donnera une idée... Nous allons prendre l'absinthe et à la deuxième je m'écrie: J'ai ton affaire... tu vas acheter pour quatre sous de ficelle chez un épicer et tu te prendras; il paraît qu'on ne souffre pas, au contraire... Oui, mais on est rudement vilain... Qu'est-ce que ça peut te faire, tu ne verras pas, et puis ça fichera le trac à ta belle-mère... Ah! oui, tu as raison, c'est entendu... Après tout, tu n'es pas pressé, pourvu que tu sois suicidé avant demain matin, ça suffit. Nous allons dîner copieusement. Gustave paie, il lui restait huit sous. Il me dit: Allons vivement chez l'épicier, j'ai hâte d'en finir avec la vie... Il était 9 heures du soir, tous les épiciers étaient fermés... Gustave se lamentait, je lui dis: Ne t'inquiète pas, nous

ALONS ALLER CHEZ UN TROQUET: avec tes huit sous nous allons prendre deux vieux marcs et nous demanderons un bout de ficelle... Gustave me dit: Tu as raison, dépêchons-nous d'aller chez un troquet, car j'ai hâte d'en finir avec la vie... Nous prenons un vieux marc, mais malheureusement il n'y avait même pas un bout de ficelle dans la maison. Nous sortons: Gustave était furieux, il me flanque des sottises... Oui, c'est ta faute, tu sais que j'ai hâte d'en finir avec la vie! Si je ne t'avais pas rencontré, ça serait fait, tu mériterais que je te tape dans le nez! - Voyons, je te réponds, si tu as hâte d'en finir avec la vie, c'est bien simple, nous sommes au bord de la Seine, plaquetois dans la limonade!... Gustave me répliqua tranquillement: Ah! non, il y a à peine deux heures que nous avons mangé, la digestion n'est pas faite! Merci! pour attraper une congestion, je ne marche pas! t'en as de bonnes, toi!... Là-dessus je lui dis: Tu commences à m'échauffer les oreilles!... Alors je l'prends par le fond d'un pantalon et je l'balance dans l'bouillon!... Il fait un plongeon, ça fait des petits ronds.

AU POLE NORD EN BALLOON. Au moment de son départ, M. Andree avait adressé au roi de Suède cette dépêche: "Au moment de leur départ, les membres de l'expédition du pôle nord prient Votre Majesté d'accepter leurs très humbles salutations et l'expression de leur très vive reconnaissance."

Voici également le texte de la dépêche que M. Andree a adressée à l'"Aftonbladet," à Stockholm: "Conformément à notre décision antérieure, nous avons commencé dimanche, à 10 h. 35, les préparatifs de notre ascension, et en ce moment, à 2h. 30, de l'après-midi, nous sommes prêts à partir.

"Nous serons probablement posés dans la direction du nord-nord-est. Nous espérons arriver peu à peu dans des régions où les vents nous seront plus propices."

"Au nom de tous nos camarades, j'adresse notre salut le plus chaleureux aux amis, à la patrie.

D'autre part, l'"Aftonbladet" a reçu de son correspondant de Tromsø, les détails ci-après: "Comme le vent était plus favorable dimanche matin, l'ordre fut donné. Les préparatifs durèrent trois heures et demie. Le ballon reçut le nom d'Adler. L'ascension se fit dans de bonnes conditions, au milieu des hurrahs et des souhaits de bon voyage.

"Madrig, la faiblesse du vent, le ballon monta à deux cents mètres, mais il redescendit presque au niveau de la mer, pour remonter après avoir jeté du lest. Il fut poussé dans la direction du nord par un vent frais du sud. Le temps était clair.

"L'Adler resta visible pendant une heure.

"Il allait à une vitesse d'au moins 35 kilomètres à l'heure vers le nord-nord-est.

"Le départ a été émouvant. L'effet était imposant.

"Le vent du sud domine. Le Svenskound a quitté l'île des Danes le 13 juillet, au soir, et a eu sur tout le parcours jusqu'à Tromsø un fort vent sud-ouest.

La Mémoire d'un Eléphant.

L'Eleveur raconte le fait suivant, qui montre jusqu'à quel point la mémoire est développée chez certains animaux.

"Un administrateur anglais résidant à Colombo, le Ceylan, reçut, il y a quelque temps, la visite d'un de ses amis, du nom de Quinton, ingénieur civil employé dans l'Inde. Dans la soirée Quinton demanda à aller voir les éléphants de l'administrateur, qui venait

JUSTEMENT DE RENTRER DE LEUR TRAVAIL.

"Après les avoir observés pendant quelque temps, il en avisa un, que ses malheurs avaient enchaîné en raison de son caractère difficile, et qui se distinguait également des autres par une vaste cicatrice qu'il portait à la joue. Quinton s'avança vers lui, à la grande terreur des Hindous, qui le crurent perdu. Mais, loin de lui faire mal, on vit l'éléphant le caresser de sa trompe, lui donner des marques multiples d'amitié et, lorsqu'il s'éloigna, essayer de rompre ses liens pour le suivre.

"Quinton expliqua que cet éléphant avait été déjà à son service quelques années auparavant, alors qu'il construisait la route de Jaffna. Un jour, l'animal s'était enfoncé dans la boue avec des grosses épines que l'on appelle dans le pays "clous des jungles," son maître n'avait pas pu l'en débarrasser complètement et la pointe était restée dans la plaie. La blessure s'envenima et causa une telle souffrance à l'animal qu'il commença à en devenir furieux. C'est alors que son maître tenta de le soulager: il soigna la plaie à l'aide d'émollients et d'antiseptiques et parvint à extirper l'épine.

"L'éléphant s'était souvenu de son bienfaiteur et venait de le reconnaître, malgré les années écoulées.

LE TORPILLEUR TURBINIA.

Ce petit bâtiment, qui figurait à la revue navale de Spithhead, présente plus d'une particularité extraordinaire.

Long de 100 pieds, sur 9 de large seulement, "Turbinia" ne déplace que 41 tonnes; ce qui en fait le plus minuscule des navires de guerre actuellement à flot. Mais c'est aussi le navire le plus rapide qu'il y ait au monde, puisqu'il a atteint, lors des derniers essais, qui ont eu lieu au mois de juin, une vitesse de 33 nœuds 814.

Cette allure extra rapide est due au genre de moteur tout spécial employé pour ce bâtiment, et qui consiste en trois turbines à vapeur d'un nouveau modèle.

Le poids total des machines de Turbinia n'est que de trois tonnes et 13 quintaux, et elles développent une puissance nominale de 2,100 chevaux-vapeur. Elles ont, en outre, par leur nature même, l'avantage de ne causer presque aucune vibration à la coque, et de supprimer ainsi un des plus grands inconvénients des torpilleurs.

Le seul défaut de ces machines, c'est de ne pouvoir marcher en arrière qu'à très faible vitesse. 3 nœuds environ seulement. Mais on doit y remédier par l'addition d'une turbine en sens inverse.

MOTS DE LA FIN.

Le fils d'un financier à un de ses camarades: "A propos, mon bon, voici les cinq louis que je te dois." "Pardon! c'est cinq louis et demi que j'ai payés pour toi." "Je sais bien; mais je garde les dix francs pour les intérêts!"

Un intérieur: "JANE. - Je crois que décidément Henri va bientôt demander ma main... il me dit constamment que ses affaires vont très bien..."

MARIE - C'est un signe... certainement... mais moi, je suis encore bien plus sûre que Jacques a l'intention de m'épouser: il me demande constamment comment vont celles de papa!...

Les bizarreries de la laugue. Pourquoi dit-on du préfet de police qu'il vient de "prendre un arrêté", alors qu'un individu arrêté par ses agents est un homme qui s'est laissé prendre?

dans ce long et passionné baiser tout l'amour de son cœur devait passer dans cette âme fugitive et l'arrêter dans son vol vers l'inconnu.

Et en effet, comme animé d'une force nouvelle, le moribond la serrait, la pressait, l'étreignait contre son cœur.

Soudain ses bras se détendirent, un spasme passa sur ses traits, lourdement il tomba en arrière.

Maxime de Lacheny était mort.

Et le bombardement continuait, furieux, acharné, meurtrier.

Une explosion plus violente fit voler en éclats les carreaux de la fenêtre.

Faustine sursauta. Cette pensée venait de traverser son esprit: "Les vitres sont brisées, Maxime pourrait prendre froid."

Mais aussitôt, haussant les épaules et avec un rire de dément: "Folle que je suis! Il est mort... il ne peut rien sentir."

Elle se leva, s'approcha de la croisée et, l'œil sec, regarda dehors.

Elle ne pleurait plus; il lui semblait que son cœur, devenu comme une pierre, avait perdu la faculté de souffrir, que la source des larmes était tarie.

ment d'immense béatitude, de morne apathie, d'un immense besoin de la mort.

"Mourir, pourquoi ne puis-je mourir, ensevelir avec moi tous les tourments de ma vie, mes remords, mon amour, ma haine, mon angoisse, mon désespoir!"

Elle embrassa d'un œil indifférent et glacé la scène qui se présentait elle; le ciel déjà blanchissant des clartés crépusculaires de l'aube la rue déserte, les toits couverts de neige et, çà et là, défoncés par les obus.

"Pourquoi donc, se disait-elle avec une rage concentrée, ces obus ne cherchent-ils pas à m'atteindre?"

Et longtemps, longtemps, hébété, stupide, anéanti, elle demeura penchée au rebord de cette fenêtre ouverte.

De légers flocons de neige voltigeaient dans l'air et venaient se fondre sur son visage enflévré. Elle ne sentait rien.

Le jour s'était levé. Les yeux éblouis par cette blafarde clarté, Faustine retourna près du lit où reposait Maxime et, très calme, le regarda longuement.

Comme il était beau, comme il paraissait serein, paisible, heureux!

Où, heureux, il pouvait donc être heureux sans elle?

Et un sentiment d'amertume contracta le cœur de la jeune femme.

pensa-t-elle: s'il m'avait aimée n'aurait-il quittée?... A ce moment on frappa à la porte, Faustine alla ouvrir.

C'était Antoinette. "A pas assourdis, la brave Normande était venue prendre des nouvelles de son maître!"

"Comment se porte M. le comte? demanda-t-elle anxieusement.

"M. de Lacheny est mort!" répliqua Faustine d'une voix brève, presque dure.

"Mort!... s'écria la Normande en se signant.

Mais aussitôt elle s'interrompit et, fixant sur Faustine des yeux dénués d'agrandis: "Madame est restée près de la fenêtre ouverte... Madame à la tête couverte de neige!"

La tête couverte de neige! La neige a donc des brûlures, puisqu'un lieu d'une sensation de fraîcheur il semblait à Faustine qu'une barre de fer rougi lui comprimait le cerveau!

Machinalement, elle porta la main sur ses cheveux: ils étaient secs.

Au même moment, et par hasard levant les yeux, elle aperçut son image réflétiée par la glace de la cheminée.

Antoinette avait raison, sa tête était toute blanche; seulement ce n'était point la neige. Ses cheveux, la veille encore d'un beau noir bleuâtre, étaient devenus blancs!

DEUXIEME PARTIE.

L'Inconnue.

I LA ROMANCE D'ATALA.

Parmi les somptueuses demeures qui environnent le parc Monceau, l'hôtel de Saint-Albin est peut-être celui qui étale au regard du passant la plus fastueuse magnificence.

Construit en ce gothique fleuri tant à la mode depuis quelques années, avec sa façade on la brique polychrome se marie harmonieusement avec la pierre, sa porte monumentale, ses fenêtres en ogive, où le sculpteur semble avoir voulu faire flamboyer la pierre, sa haute toiture aux créneaux dorés, il rappelle un de ces châteaux de la Renaissance française tels que la Touraine ou le Blai-ois en possèdent.

Le propriétaire qui avait fait bâtir ce splendide palais, M. le baron de Saint-Albin, était en 1889 une des plus hautes puissances de la Bourse, un des plus formidables potentats de la finance.

Il n'avait pas toujours occupé cette royale position. L'étrange obscur, quoique

honorable, ses débats avaient été pénibles, ardue, sa lutte pour la vie implacable.

Mais doué d'une volonté de fer que rien ne pouvait abattre, d'une énergie et d'une persévérance à toute épreuve, il avait su par un travail acharné, par un indomptable courage, lasser et vaincre la mauvaise fortune.

Dès lors la chance avait paru lui sourire.

En peu d'années, grâce à un concours de circonstances favorables, moins rares qu'on le suppose pour ceux qui savent vouloir, il était arrivé à une prodigieuse fortune et à voir se réaliser ses rêves les plus ambitieux.

Ce glorieux succès, consacrant une vie de travail et d'intégrité, est d'un consolant exemple et peut servir d'encouragement, car il prouve qu'il n'est pas de somme inaccessible dans l'échelle sociale pour celui qui est probe, laborieux et vaillant.

M. de Saint-Albin jouissait noblement de sa richesse.

Se départant de la désolante banalité qui semble la marque de la haute vie moderne, il savait imprimer à son salon, à la fois littéraire, artistique et mondain, un cachet original qui le rendait particulièrement attrayant.

Ailleurs, disait-on, c'est l'ennui qu'on attrape en courant après le plaisir. Chez les Saint-Albin, on s'amuse sans effort.

C'est à l'hôtel de Saint-Albin qu'avait d'affronter la redouta-

ble bataille de la publicité le poète lisait ses vers inédits, le dramaturge faisait jouer sa pièce, ou le peintre exposait sa toile.

Le 20 décembre 1889 il y avait fête princière en cette princière demeure.

Ce soir la great attraction consistait en un jeune musicien de haute valeur, bien qu'encore peu connu, Charles Mourelles, dont les compositions annonçaient un puissant et original talent.

Dans le programme figuraient, entre plusieurs morceaux de fantaisie, des fragments d'un opéra encore inachevé, écrit par le jeune maestro, et dont le sujet tiré d'Atala avait été mis en vers par son ami d'enfance, le marquis Gaston de Lacheny.

Des neuf heures du soir, une longue succession de voitures, dont beaucoup armoriées, s'enroulaient sous la vaste porte cochlée de l'hôtel.

Et c'était alors un va-et-vient, un flot montant et fouffonnant de splendides toilettes qui pénétraient dans le vestibule brillamment éclairé d'un jour.

Là, une douzaine de valets de pied, en livrée amarante, en bas de soie et poudrés à frimas, aidèrent les dames à débarrasser leurs sorties de bal, débarrassèrent les hommes de leurs pardessus.

La foule des invités gravissait alors le superbe escalier aux marches de marbre rose, que recouvrait un tapis oriental, et à la rampe en fer forgé tout re-

haussé de cnivre doré.

En haut, aux deux côtés de la porte du grand salon, le baron et la baronne, épanouis et souriants, recevaient les invités.

La baronne, âgée de quarante-cinq ans, était petite, grasse et blonde. Son visage demeura agréablement encore les traces d'une ancienne beauté.

Quant au baron, c'était un homme d'environ cinquante ans, grand, sec et nerveux, aux traits anguleux, mais non déplaçants.

Ses yeux gris avaient un regard incisif accusant un esprit singulièrement sagace, son menton quoique peu avancé, imprimait à sa physionomie une fermeté virile corrigée par un sourire rempli de bienveillance et de bonhomie.

Les grandes pièces de réception, inondées d'une lumière électrique dont l'éclat trop violent était habilement tamisé par des globes laiteux, présentaient un coup d'œil féerique.

A continuer.

Pour ses effets contractés, la Salaparille d'Arer en vaut au moins trois de toute autre marque.

Chemins de fer Romains et Napoléon. Le temps le plus rapide fait sur la Nouvelle-Orléans et New-York est fait maintenant par le service express limité du chemin de fer Romains et Napoléon. tell-die